

## Chapitre 9 : Et ai donc

Jeudi 17 novembre

Il est 7h45. Nous hâtons le pas vers la Plaza de Armas. On ne sait jamais. D'habitude les horaires péruviens ne sont pas respectés dans le sens du retard. Mais on pourrait craindre un excès de zèle. Et puis un bon tient vaut mieux que deux tu l'auras. Bon, ça va, je sais, je suis inquiet de nature, un peu chiant et je risque de finir vieux garçon. Mais je n'ai jamais raté un bus, moi pas plus qu'un avion ou un bateau. Sauf cas de force majeure indépendant de ma volonté. Je n'ai jamais posé de lapins non plus. Et je n'en ai pas subi de nombreux. Deux ou trois. Je pense, à ce propos, que nos amis rongeurs pourraient faire un procès aux inventeurs de cette expression et plus généralement à tous les utilisateurs de la langue française.

Déjà, pour commencer, un premier abus de langage nous a fait transformer le 'conil' du vieux français, directement issu de sa racine latine, en 'lapin', sous espèce de lepro -lièvre-. Honte à nous, Français moyenâgeux, d'avoir galvaudé le gentil conil en l'associant indûment à l'image du sexe de la femme. Par extension le conil est devenu le symbole pour un individu peureux, une 'gonzesse' comme diraient mes amis de banlieue. L'usage premier du mot a peu à peu disparu au profit du symbole. Le conil, par contraction, est devenu le 'con' dont l'usage en tant que symbole du sexe féminin était encore fortement en usage au siècle dernier. Mais l'idée de l'individu pleutre a persisté, parallèlement, s'incrémentant d'autres tares toutes aussi peu valorisantes, notamment la bêtise. Le con est aujourd'hui un imbécile plus ou moins heureux ( *dans ce cas on le double : con-con* ), plus ou moins méchant ( *dans ce cas il est sale ou pauvre* ) plus ou moins lourd ( *gros con* ), jeune ( *petit con* ) ou âgé ( *vieux con* ). Mais il n'a plus rien à voir avec un lapin. Transformation réussie. Vous voyez que je peux aussi avoir des conversations à la con !

Quant au lapin que l'on pose, je me demande bien d'où il vient celui-là ? Un effort de réflexion pourrait me conduire à penser qu'un lapin posé hors d'une cage aurait tendance à ne pas rester à l'endroit où on l'a initialement mis... mais je suppute ( *et je fais ce que je veux de ma vie.* ). Fort heureusement il n'y a pas plus de lapin que de conil ou de lièvre sur la Plaza. Il n'y a pas de bus non plus !

Je m'inquiète auprès d'un autochtone des horaires réels. Ils me sont confirmés version Amérique Latine :  
- 'Oui, il y a le bus de 8 heures qui devrait arriver... vers 9 heures.'

Ca nous laisse le temps de parcourir les rues adjacentes que nous n'avions pas pu visiter faute de temps, en gardant un œil sur l'arrêt du bus.

J'aime flâner dans les rues des villages. Aller à la rencontre de ce qui fait le cadre de vie des habitants de ce pays. Il serait illusoire, en restant aussi peu de temps, de prétendre aller à la rencontre des gens. Pour rencontrer les gens, il faut leur parler. Et, handicap considérable pour moi, il faut avoir quelque chose à leur dire. C'est mon problème : je suis incapable d'aborder les gens pour leur débiter ce que je considère comme des banalités. Je m'imagine trop dans la peau de l'autochtone, au village, en Corse, subissant les questions insipides des touristes en goguette. Je me concentre donc sur l'observation. Le paysage ne varie pas beaucoup. Toujours ces rues poussiéreuses bordées de maisons en pisé ou en adobe, dans le meilleur des cas dotées de chaînages de pierre volcanique et enduites de blanc de chaux. Les toitures des masures sont des tôles ondulées, rouillées et tordues. Les maisons plus importantes ont des toits de tuiles romanes.

L'ensemble porte les stigmates des tremblements de terre à répétition qui secouent la région. Plus les bâtiments sont hauts, plus ils sont endommagés. L'église de la Plaza a presque perdu la tour gauche de sa façade de style jésuite.

Au gré de notre promenade, nous croisons des personnages hauts en couleurs et d'autres tout de noir vêtus. La plupart sourient ou du moins répondent au sourire que nous leur adressons. Leur dénuement, pourtant évident, semble ne pas jouer sur leur moral. C'est comme si un certain fatalisme ambiant faisait peser sa lourde chape de plomb sans pour autant altérer la jovialité des autochtones. J'ai déjà constaté dans de nombreux pays pauvres, pudiquement appelés 'en voie de développement', cette constante : les gens sourient sous le fardeau de la vie comme si leur dernière richesse résidait dans ce sourire. Je garderai longtemps l'image de cette vieille péruvienne en costume traditionnel qui plantée au milieu de la rue nous regardait, sans bouger, en souriant. Un peu surpris par son attitude je restais moi aussi immobile pour lui rendre son sourire dont l'insistance devenait finalement gênante. C'est lorsqu'elle a repris sa route, découvrant sur le sol une flaque d'urine jusqu'alors cachée par sa jupaille, que j'ai compris pourquoi une telle constance !

Le bus arrive finalement à 8h25. Nous allons acheter nos places auprès du chauffeur.

- 'Vous êtes le Señor Valentin ?'
- 'Et voici, Myriam... moi qui croyais voyager incognito !', dis-je malicieusement.
- 'Pas incognito au Pérou quand on est Gringo comme vous l'êtes, Señor !' (*Pan ! Ca m'apprendra à faire le malin.*) Pablo m'a déjà payé pour votre voyage, vous allez à Chivay et ensuite en minibus à Arequipa.
- 'Vous voulez dire que tout est organisé et payé, par Pablo ?'
- 'Si, et vous avez les meilleures places, le premier rang en rentrant à gauche, à côté de moi, comme ça je pourrai vous raconter l'histoire de mon pays.'
- 'Merci beaucoup ! Quel votre nom ?'
- 'Chumasunqui, mais appelez-moi Pedro'.
- 'Ok, merci Pedro. A quelle heure part-on ?'
- 'Dès qu'on a fini d'embarquer tous les passagers, dans une petite demi-heure.'

La petite demi-heure s'est finalement transformée en petite heure. Il est 9h30, nous partons.

\*

\* \*

Pedro est indien par son père et métis par sa mère. Il parle espagnol car il est allé à l'école, dans la banlieue d'Arequipa. Ensuite, il a passé son permis pendant ses trois années de service militaire. Aujourd'hui il est chauffeur de ligne. Une situation enviable. Beaucoup mieux que chauffeur de taxi mais moins bien que conducteur de limousine. Il en a vu dans des films, au pays de ses rêves : les Etats-Unis.

D'ailleurs, il ne parle que de ce pays de cocagne, même s'il est incapable de prononcer d'autres mots d'anglais que 'Yes' et 'Ok'. Il s'habille américain, avec des fripes de stock américain, des jeans d'occasion vendus à prix d'or. Il mange américain, dès qu'il va à Lima, où ils ont un Mc Donald's, les veinards ! Il boit américain, Sprite ou Coke. Et pas question de boire du light, il prend trop de mal à cultiver son embonpoint, synonyme de réussite sociale. Je remonte nettement dans son estime depuis qu'il sait – après m'avoir dûment cuisiné – que j'ai vécu en Californie, que mes jeans sont des Levi's et mes chaussures des Timberland. Ce dernier élément d'équipement nec plus ultra, dans les standards 'chauffeur de bus Péruvien', annoncé à voix haute et en version originale par Pedro, fait siffler d'admiration la moitié du bus.

Vu l'aspect de mes chaussures, j'étais loin de penser qu'elles pourraient un jour susciter l'admiration. Je ne suis quand même pas rassuré, car bien que fortement usées, ces chaussures sont pour moi d'une grande importance : je me vois mal débarquer à Arequipa en chaussettes après avoir été délesté de mes brodequins et continuer ce périple en tongs. Certes le Pérou produit des chaussures. Celles qui sont vendues dans les magasins sont du genre qu'on portait il y a cinquante ans. Sur les marchés, on trouve des marques occidentales, mais là il faut faire doublement attention : si elles sont vraies, elles ont été volées ou proviennent de la contrebande - et elles coûtent les même prix qu'en Europe, ce qui veut dire horriblement cher pour le Pérou- ou bien ce sont des contrefaçons et elles s'autodétruisent au bout de quelques centaines de mètres parcourus plutôt que d'affronter une distance jugée mission impossible.

J'avais acheté une paire de Nike comme ça en Tunisie. J'aurais du mieux regarder... il y avait un accent aigu sur le 'e'. Je questionne Pedro sur le paysage, m'étonnant de trouver çà et là des fermes isolées en plein milieu du désert, et des gens, au bord de la route, qui prennent le bus.

- 'Là où vous voyez une ferme, il y a une source. Les gens peuvent cultiver des champs de patates, un peu de fourrage et élever quelques bêtes. Assez pour nourrir la famille. De temps en temps, ils vont en ville – Chivay ou Cabanacondé, plus rarement Arequipa- pour vendre quelques produits, ou visiter la famille.'

Une vieille femme vêtue du costume traditionnel de la vallée du Colca monte dans le bus et vient s'asseoir derrière nous. Tant pis !

Une vague déferlante d'odeur acre, provoquée par un coup de frein intempestif, vient confirmer que Vania n'est pas un prénom féminin très répandu au Pérou. Le P.O. jusqu'à présent musclé devient carrément sauvage. Aux odeurs de transpiration recuite émanant de la vareuse de Pedro viennent s'ajouter les effluves d'urine sèche de notre compagne de derrière (*c'est le cas de le dire*). Je me bouche le nez et reprends, à l'attention de Pedro :

- 'Il y a beaucoup de trafiquants d'andiquidés bar izi ?'
- 'C'est un fléau qui s'est abattu sur nous depuis quelques années. Le pire c'est qu'il attire l'attention de la police et nous met aussi dans le collimateur du 'Sentier Lumineux', me répond-il, sotto-voce.
- 'Mais 'le Sentier' existe toujours ? Je croyais que depuis la capture de Gonzalo\* M. Fujimori \*\* avait réussi à pacifier le Pérou'. (*ndla \*Abimael Guzman, le fondateur du mouvement en 1980. \*\* Le Président de la République Péruvienne*)
- 'Pas tout le Pérou. Il existe encore une branche radicale, 'Le Sentier Rouge', dans la sierra entre Ayacucho et ici, qui intervient pour préserver ce qu'ils appellent le 'Patrimoine Inaliénable du Peuple Péruvien', c'est à dire les antiquités et les trésors précolombiens.'
- 'Et, d'après les magazines ... la production de coca'
- 'Il ne faut pas toujours croire ce qu'on lit dans les journaux, Señor, et ici, il faut être prudent quand on parle parce qu'ils pourraient ne pas être très loin.'
- 'Mais d'après ma carte Ayacucho ce n'est pas à côté !'
- 'C'est vrai, mais ils ont des indicateurs dans toutes les villes du pays et interviennent par raids menés à la façon de Robin des Bois. Parfois, ils considèrent que même les pauvres peuvent donner pour la cause, c'est à dire la révolution et le vrai communisme. Toutefois, ils interviennent le plus possible et radicalement contre les trafiquants. Dans ces cas là, c'est sanglant. L'année dernière, on a retrouvé un 4x4 en bas du canyon avec à son bord les cadavres criblés de balles de quatre hommes. Sur le pare brise le sigle du Sentier avait été peint ainsi que l'inscription 'Traficantes perros' (*chiens de trafiquants*).'

Très rassurant tout cela, qu'est-ce que je vais dire à Gabrielle si je retrouve sa cliente transformée en passoire au fond d'un ravin ! Sur ces entrefaites nous arrivons à Chivay. Pedro, qui nous a décidément à la bonne, nous accompagne en personne pour trouver un minibus allant à Arequipa. Il aborde deux individus à la mine renfrognée, voire patibulaire, et après quelques instants de palabres il nous annonce fièrement :

- 'Voici Huasky et Atahualp, ce sont des amis. Ils vous amèneront directement chez Eduardo, le fils de Pablo. Vous pouvez leur faire confiance, ce sont des chauffeurs rompus aux pires conditions. Vous êtes entre les meilleures mains de la région.'
- 'Mais vous ne m'avez pas parlé du tarif pour le voyage ?'
- 'Ne vous inquiétez pas, c'est pris en charge. Pablo fonde beaucoup d'espoir sur vous, Señores.'

J'indique à Pedro qu'il faut que je trouve un téléphone pour appeler Lopez. Il faut qu'il continue à croire que nous arriverons à Arequipa par le bus de ligne, celui qui repart dans trois heures. Il m'accompagne à une cabine téléphonique, ou je devrais plutôt dire à un téléphone public dans un endroit qui ressemble un peu à un bar et beaucoup à une fabrique d'huile de vidange, si j'en juge par la quantité de graisse collée partout. Le combiné du téléphone, par exemple, est plus facile à prendre qu'à lâcher.

- 'Allo, Aerotur ? Bonjour, je suis Valentin Rossi. Je voudrais parler à M. Lopez.'
- 'Señor Lopez n'est pas encore arrivé à l'agence. Il a dit que vous deviez appeler pour nous dire à quelle heure vous arrivez à Arequipa. Il viendra vous chercher au Terminal Terrestre.'

L'enfoiré ; pas de rate avec ça. Il aura certainement une très bonne excuse ; mais il va m'entendre !

- 'Je prends le bus qui part de Chivay à 15h', mens-je.
- 'Parfait, nous lui transmettons votre message. Hasta luego et bon voyage'.

Je retourne vers le minibus des amis de Pedro. Même si spontanément ce n'est pas le véhicule que nous aurions retenu, nous sautons à bord, forts de la garantie tacite de Pedro y Pablo. C'est un véhicule de marque japonaise, qui semble avoir quelques centaines de milliers de kilomètres de pistes à son actif, et quelques centimètres de crasse collés sur tous revêtements intérieurs.

- 'Tu leur dira de ne pas forcer sur la clim', d'accord ?, s'inquiète Mimi, lorsque l'engin démarre.
- 'Pas la peine, regarde, ils roulent les vitres ouvertes. Mets tes lunettes et ferme la bouche. Je pense qu'on est parti pour avaler un peu de poussière. Heureusement que la route goudronnée n'est pas loin'. Je poursuis à l'intention du chauffeur. 'C'est vous Huasky ?'
- 'Si,' me répond-il sans desserrer les dents.

J'en déduis que l'autre est Atahualp mais je me garde de demander, d'abord parce que c'est logique et ensuite car ce dernier a l'air encore moins enclin à bavarder que le précédent. Dès les premiers virages, l'envie de faire la causette passe radicalement. Celle de faire le Jean Valjean aussi d'ailleurs, vu le rythme effréné avec lequel nous additionnons les virages. Je suis vert outre-mer et Mimi est à deux doigts de confier son âme à l'Être Suprême. Le paysage défile, hystérique, le long de nos fenêtres fumées. Top chrono, trois heures après le départ de Chivay nous arrivons dans la périphérie d'Arequipa. Deux heures de moins qu'à l'aller ! Pablo n'avait pas menti, mais la surprise de ceux qui pourraient nous attendre résiderait plutôt dans le fait de nous trouver encore vivants.

Atahualp prend la parole dans un espagnol mâtiné de Quechua :

- 'Señores, nous allons nous arrêter derrière l'université, dans un petit restaurant tenu par des amis. Vous pourrez manger un morceau en attendant que nous allions chercher Eduardo.'

J'avoue que je n'ai pas du tout envie de manger et encore moins de m'asseoir à table. Le coup de grâce m'est donné lorsque nous entrons dans un local relativement sombre, meublé de tables et de bancs en bois d'arbre et d'une animation musicale et néanmoins folklorique. Je pense vous avoir déjà parlé de mon amour pour la flûte de Pan. C'est plus fort que moi, le son du syrinx provoque chez moi la réaction originelle, celle qui a tracé son nom en lettres indélébiles chez les contemporains du demi-dieu - les bergers d'Arcadie - et au-delà, jusqu'à nous, j'ai nommé la Panique.

J'explique à Mimi qu'elle peut avoir ma part de 'papa rellena' et que je vais prendre l'air sur le banc, en face, dans le jardin de l'université, sous le grand arbre.

- 'Vouiche', me répond-elle, la bouche pleine de pomme de terre farcie.

Je m'assieds sur le banc, à l'ombre, et je commence à réfléchir à mon entrevue avec Eduardo.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui raconter ? Je n'aurais peut-être pas dû m'enflammer de la sorte auprès de Pablo. Maintenant, c'est fait. Et je n'ai qu'une parole. Il doit y avoir une solution mais quand je vois que tous ces gens qui se connaissent et qui s'aident ne peuvent rien, j'émet des doutes sur mes propres capacités de héros vengeur. Mais quelque chose il faudra faire ! Pour tirer Martine Lherbier de ce guêpier, aussi...

J'aurais plutôt envie de l'asseoir sur le guêpier plutôt que de la tirer de là. Je devrais peut-être appeler Gabrielle ? Elle doit s'inquiéter. Faut-il que je lui parle des trafics ? Telle que je la connais, si je lui dis ça, elle est capable de tout annuler et de nous faire rentrer par le premier avion. Ce ne serait pas forcément une mauvaise nouvelle mais ça ne résoudrait pas le problème de Pablo et ça pourrait faire du vilain avec Martine Lherbier. Bon ! J'appellerai Gabrielle, plus tard.

Tout à mes pensées, je ne perçois que tardivement un étrange balai qui se déroule au-dessus de ma tête.

Je crois tout d'abord voir un chat qui se serait roulé en boule au bout d'une branche. Mais je suis surpris par le rythme des mouvements de l'animal –extrêmement lents-. Même en Suisse, les chats bougent plus vite que ça ! Je prête plus d'attention et finalement je m'aperçois qu'il s'agirait plutôt d'un genre de petit singe.

Je me lève et en montant sur le banc, j'obtiens un meilleur poste d'observation. C'est un ai, un paresseux, si vous préférez. Le symbole de toute ma jeunesse ! Cette boule de poils gris a des bras démesurés terminés par des ongles puissants. S'il n'était pas aussi lent, l'animal pourrait être dangereux. Mais là, c'en est drôle.

On dirait un film au ralenti. Une peluche. L'air s'est apparemment réveillé et il entreprend d'aller vers le centre de l'arbre. Même s'il n'est pas rapide, il n'en est pas moins agile et en quelques mouvements, il atteint son but. Certes, vu le rythme il a peu de chances de se mélanger les crayons ! Bref, un quart d'heure plus tard, je vois notre bradype se promener sur le sol. Il passe, lentement, devant le banc. Je siffle pour attirer son attention et au bout de quelques secondes il tourne la tête dans ma direction. Je ne saurais dire si c'est mon imagination mais il semble relever un sourcil d'un air dédaigneux. Peut-être qu'intérieurement il est en crise noire et qu'il ne rêve que d'une chose, se jeter sur moi et me faire payer mon insolence ? Je n'entrerai pas tout de go dans ces supputations car j'ai un Eduardo à voir ; mais vous ne perdez rien pour attendre.

\*

\*      \*

- 'Vous allez devoir jouer serré, Señor.'

Eduardo s'est assis sur le banc, à côté de moi. Lui aussi regarde le paresseux avec un demi-sourire.

C'est un homme de mon âge, peut-être un peu plus jeune. Il est grand, élancé. Il a le teint mat et les cheveux drus coupés en brosse. Son visage est doux, serein. Une barre traverse horizontalement son front et donne à penser que cette sérénité peut être troublée. Il est vêtu à l'européenne, pantalon de toile beige et chemisette blanche. Il respire la propreté. Ses gestes sont calmes et précis.

- 'Je sais, mais Lopez et sa bande m'ont causé du tort. Comme on dit chez nous 'il s'est manqué'. Je ne le manquerai pas.'

Je suis, moi aussi, fort calme. Peut-être subit-on l'influence du bradype ?

- 'Mon père m'a téléphoné et raconté votre conversation. Vous savez pour mes problèmes ici. Je dois garder une certaine réserve. Mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider. Mme Lherbier mérite une leçon, peut-être pas la prison à vie'.

- 'Cette gourde s'est laissée bernier par Lopez. J'espère que son snobisme et sa cupidité ne vont pas nous exposer à trop de complications.'

- 'Vous savez, sous ses airs de bonhomme inoffensif, Lopez est un personnage diabolique. Lorsqu'il tient une proie il ne la lâche pas. Croyez-moi, je suis bien placé pour vous en parler. J'ai entendu parler du rendez-vous au Machu Picchu. L'endroit semble incongru tant il est fréquenté et pourrait sembler aberrant. Mais Lopez use encore une fois de sa couverture préférée, le tourisme. Il aura certainement organisé une livraison sur le site. Il l'a déjà fait à plusieurs reprises à Cuzco mais maintenant il s'est fait repérer. Et pas que par la police. Mais avec Mme Lherbier il passera inaperçu dans le nombre de visiteurs étrangers et de leurs guides qui viennent chaque jour.'

- 'Vous voulez dire que la police connaît ses agissements ?'

- 'La police est parfois corrompue, et pas seulement dans notre pays. C'est vrai partout. Même chez vous. On les appelle des 'Ripoux' non ? J'ai vu un film français dernièrement qui parlait de ça. Divertissant, si ce n'est qu'ici, c'est un véritable problème.'

Eludant un quelconque commentaire sur ce monument de la Culture française, je poursuis :

- 'Et quand vous dites, 'Pas que par la police' vous pensez au 'Sentier Lumineux'.

- 'Monsieur Valentin ! Ce Sentier Lumineux, c'est une légende. Les paysans en conservent le souvenir pour reconforter leurs frustrations. Je voulais parler des douaniers.'

- 'Mais, les voitures de trafiquants retrouvées au fond des ravins ?'

- 'Règlements de comptes entre bandes rivales'.

Son ton définitif m'invite à changer de sujet.

- 'Que pensez-vous pouvoir faire avant notre départ ?'

- 'Lopez ne m'a pas encore contacté depuis son retour. Il ne devrait pas tarder. Généralement, j'hérite de la sale besogne qui consiste à répertorier les objets volés, à les nettoyer, à en estimer la valeur et à leur donner un aspect marchand et un faux certificat leur permettant d'être vendus. Le trafic porte sur différents niveaux et souvent, pour la clientèle touristique américaine, celle qui vient visiter le Machu Picchu, je dois maquiller de la verroterie pour lui donner des allures de véritables joyaux.'

Il fait une pause. Semble réfléchir, puis reprend :

- 'Cette fois, il semble qu'il y ait une très grosse prise. Mon père m'a parlé du 'Soleil de l'Inca'. C'est une médaille mythique pour notre peuple. Elle a une forme de soleil et aurait appartenu au Grand Inca Manco Capac. On lui prête les vertus magiques du Dieu Soleil. Elle pourrait conférer à celui qui la porte une puissance considérable. Ce sont beaucoup de superstitions mais c'est fou ce que les gens sont prêts à payer pour une jolie histoire. Si le 'Soleil de l'Inca' fait partie du lot je pense qu'au contraire des pièces pour les touristes, Lopez voudra que je le dissimule, que je le rende moins évident, moins dangereux. C'est pour cette raison que je recommandais d'être très prudent et de jouer serré. Avec votre aide nous pouvons peut-être le confondre. Il faudra être prudent et avisé.'

C'est un peu ce que je me dis tous les matins avant de monter dans ma voiture et parfois de faire le contraire !

- 'C'est bien beau tout ça mais nous allons faire comment, concrètement ?' lui dis-je, un peu emporté par mon enthousiasme
- 'Atahualp vous amènera prendre le bus qui arrive de Chivay quelques arrêts avant le Terminal Terrestre. De cette façon, Lopez croira que vous n'avez jamais quitté ce bus depuis Cabanacondé. Je vous contacterai dès que j'ai du nouveau. Vous êtes à quel hôtel ?'
- 'Nous avons nos sacs à l'Hôtel Régis. Mais je pense que nous irons dormir à La Posada del Puente.'
- 'C'est plus dans le standing de Mme Lherbier, d'après ce que j'ai pu comprendre !'

Eduardo se lève. Me serre longuement la main puis il tourne les talons et se dirige vers le minibus des deux trompe-la-mort de tout à l'heure. Après quelques instants de discussion, il poursuit en direction de l'université tandis que je me dirige vers le restaurant pour récupérer Mimi. Au passage, je fais un signe de la main à l'attention d'Atahualp, lui indiquant en langage sourd-muet que j'allais revenir sous peu. Je trouve Mimi attablée avec une troupe de musiciens hilares. Elle est munie d'une flûte de Pan et s'essouffle dans les tuyaux de bambou à la plus grande joie des convives.

- 'Je suis sûr que si je te laisse là ce soir, tu fais un tabac avec ta nouvelle attraction de clown musical. Malheureusement il va falloir partir pour aller jouer un autre genre de comédie pour Lopez et cette garce de Martine, tu sais, ta copine'.
  - 'Pour une fois que je commençais à m'amuser,' répond ma boudeuse en se levant.
  - 'Tu pourras revenir ce soir, si tu veux. Ce ne doit pas être si loin que ça en taxi de La Posada del Puente.'
- A ces mots Mimi ne se sent plus de joie, elle ouvre un large sourire et laisse tomber sa flûte.
- 'C'est vrai, on va à l'Hostal ?'
  - 'Dès que Fangio et Senna – qui sont garés devant et qui nous attendent – nous auront déposés au Terminal Terrestre'.
  - 'Chouette ! on y va.'

C'est fou comme l'appât d'une chambre confortable et d'une piscine peut faire réagir Mimi. Elle l'a tout de même bien mérité sa soirée luxe... Dans un crissement de pneus, nos anges gardiens repartent vers de nouvelles aventures. Maintenant je sais comment on dit Starsky et Hutch en péruvien : Huasky et Hualp ! Ils nous ont déposés au bord de la route, dans un quartier industriel, où la quantité de poussière au cm<sup>2</sup> ferait pâlir d'envie le marchand de sable de Pimprenelle et Nicolas. Nous retrouvons cette minéralité étrange où le jaune laiteux du calcaire et du sable alterne avec le noir crasseux des roches volcaniques. Le soleil cogne fort en ce milieu d'après-midi. Il se reflète sur les tôles ondulées des entrepôts les plus récents, s'accumule à l'intérieur des lourdes portes de métal rouillé qui ferment les plus anciens, joue avec le vent au travers des grilles délimitant les espaces entre les uns et les autres. Après quelques minutes de suffocation, nous voyons le bus de Chivay apparaître dans un gros nuage blanc. Nous faisons un signe poli au chauffeur pour qu'il s'arrête, probablement une vieille habitude citadine ? Vu le flot de personnes qui descendent du véhicule, je pense qu'il se serait arrêté de toute façon, mais on ne sait jamais. La politesse a toujours payé, surtout lorsqu'on est étranger et lorsqu'on représente le symbole d'une oppression, coloniale et passée, ou économique et encore bien réelle. Chacun se presse autour des soutes pour récupérer son bagage. Nous aussi, mais pour l'y déposer, afin de donner complètement le change à l'arrivée au terminus. Même si cela paraît logique avec un peu de réflexion, je suis surpris de voir Pedro au volant du bus.

- 'Hola, Señores, vous êtes bien à l'heure ! Je parie que vous avez eu le temps de faire vos affaires... Huasky est un bon chauffeur. Un peu lent parfois mais, avec la clientèle, ce n'est pas plus mal d'être prudent. Asseyez-vous vers le milieu de bus cette fois, et puisque nous ne nous parlerons plus, je voulais vous dire que j'ai été ravi de faire votre connaissance. Celle de Mademoiselle Myriam aussi. Et vous

pourrez lui dire que si je n'étais pas marié et père de sept enfants, je lui aurais probablement conté fleurette.'

- 'J'ai été ravi moi aussi et je transmettrai à Mimi', dis-je en me hâtant vers les places du milieu car le bus a redémarré.

Dix minutes plus tard nous apercevons les bâtiments gris du Terminal Terrestre. L'endroit grouille de véhicules et de gens. Il y en a dans tous les sens. Cette heure de l'après-midi est beaucoup plus animée que le matin de notre départ. Beaucoup d'écoliers, de lycéens en uniforme, se pressent pour prendre les bus desservant les périphéries. Les travailleurs de banlieue sont également prêts à repartir vers leurs maisons. Cette vision quelque peu apocalyptique semble difficilement envisageable au quotidien, et pourtant. A peine avons-nous débarqué qu'un individu, armé d'un panonceau 'Aerotur', nous aborde, plein de détermination :

- 'Bonjour, Señores, je m'appelle Jose, vous devez être Valentin et Myriam.'

Après un bref regard alentour me confirmant que nous sommes les seuls passagers de type occidental, je confirme :

- 'Tout à fait ! Bravo pour votre perspicacité, Jose. Des années de terrain, je suppose ?'
- 'Si ! vous savez, dans notre profession, c'est indispensable. Señor Lopez m'envoie vous chercher. Il est désolé pour le quiproquo avec les 4x4 à Cabanacondé.'
- 'Pas autant que nous. Vous assurez le transfert pour l'hôtel ?'
- 'Oui, je vous emmène à La Posada del Puente.'

A ces mots, Mimi jusqu'alors quelque peu indolente, sort de sa torpeur et s'écrie :

- 'Ce n'est pas trop tôt ! Depuis le temps qu'on me le promet cet hôtel. Dépêchons-nous je vous prie, avec un peu de chance il restera un peu de soleil au bord de la piscine.'
- 'Ah ! mais il y a un problème avec la piscine, Señorita Myriam', s'exclame Jose tout penaud, dans un français humant bon la naphtaline. 'Les fêtes organisées par les délégations ministérielles ont, comment dire, débordé. D'après ce que j'ai pu comprendre, le mobilier de piscine dans son ensemble a fini dans l'eau, mais ce qui a le plus endommagé le moteur de la pompe, ce sont les maillots de bains et les chemises qui sont venus boucher le skimmer.'
- 'Chaude ambiance, et dire qu'on a loupé ça !' dis-je en regardant Mimi, de mon œil resté ouvert tandis que le second appuyait pesamment un clin éponyme.
- 'Moi, j'en ai marre... Vous me laisserez en ville. S'il n'y a pas de piscine, il y aura au moins un peu de shopping,' fait Mimi détentrice locale du bon sens près de chez elle.
- 'Ca tombe bien', renchéris-je, 'nous devons passer récupérer nos bagages à l'Hotel Regis.'
- 'L'Hotel Regis ! Mais ce n'est pas nous qui avons réservé cet... endroit ?' s'exclame Jose au bord de la crise d'apoplexie.
- 'Non, non, c'est une longue histoire. Nous devons juste y récupérer nos bagages et ensuite nous continuerons vers La Posada.'
- 'Ah, bien ! Suivez-moi, je vais vous conduire jusqu'à notre minibus.'

Jose nous précède d'un pas décidé et se dirige vers le parking des visiteurs. Il a fort courtoisement empoigné le sac de Mimi qui, affublée de son chapeau et auréolée de ses fins cheveux blonds, pourrait poser pour n'importe quelle illustration de brochure touristique : 'Mimi au Pérou'... Quelle n'est pas notre surprise lorsque nous reconnaissons Starsky et Hutch, au volant de leur véhicule, et qui s'avancent vers nous pour saisir nos bagages. Huasky nous adresse un signal de connivence, clin d'œil et index posé verticalement sur ses lèvres, dès que Jose lui tourne le dos. Mais qu'est-ce qui font là ces deux. Je n'y comprends plus rien. Ils travaillent pour Lopez ? Je suis tout à mon étonnement quand j'entends Mimi à côté de moi qui s'écrie :

- 'Mais je les reconnais ces deux ! Ce sont nos pffpmmf'

J'interviens in extremis mettant ma main sur sa bouche pour éviter qu'elle n'attire les soupçons de Jose. Il faudra cependant que je tire tout cela au clair.

\*

\* \*

Nous avons laissé Mimi sur la Plaza de Armas et avons poursuivi jusqu'au Régis, pour récupérer nos bagages. En route vers l'hôtel, je suis un peu anxieux à l'idée de revoir Martine Lherbier. C'est une sensation étrange, à mi chemin entre l'envie de lui dire ses quatre vérités et le besoin de me contrôler pour servir le résultat et la cause de Pablo et de son fils. Pour ce gros porc de Lopez, je l'avoue, j'ai plus de mal. Mais c'est décidé, je ne lui serrerai pas la main cette fois quel que soit l'endroit dont il revient ! Nous arrivons dans le parc de l'hôtel juste à temps pour profiter d'un coucher de soleil grand spectacle. La couleur rouge s'insinue de toutes parts donnant un relief chaleureux à tous les supports qu'elle baigne. Alors que les ardeurs du soleil se calment avec l'arrivée de la nuit, une sensation de chaleur nouvelle, exclusivement liée à cette lumière, se dégage du paysage. Une douceur, plutôt, comme la promesse d'une ambiance plus agréable ou comme un dernier baroud du soleil qui, même lorsqu'il baisse les armes et permet de délicieux moments de fraîcheur, n'oublie pas de nous promettre une revanche éclatante pour le lendemain. Tout à ma rêverie, je refuse dans mon inconscient d'y voir, dans l'optique de ma prochaine rencontre avec Martine, un signe funeste, rouge couleur de la passion, de la colère ou du sang (*de certains poissons et des pois du parapluie de Señor Météo, aussi, mais le rapport avec la situation ne s'impose pas de façon aussi évidente*).

Je laisse Jose s'avancer vers la réception pour préparer l'enregistrement de nos chambres et j'interpelle Huasky :

- 'Mais que faites-vous là, tous les deux ?'
- 'Cela fait plusieurs mois que nous travaillons pour Lopez. Pablo nous a fait entrer dans la boîte pour pouvoir surveiller Eduardo et l'aider le cas échéant', me répond Huasky.
- 'Il ne se doute de rien, pas plus que cet imbécile de Jose', rajoute Hualp. 'Nous resterons au contact pour vous transmettre les consignes d'Eduardo.'
- 'Ok, vous savez ce qu'est devenue Martine Lherbier.'
- 'Après quelques heures de grasse matinée, elle est allée en ville pour faire un peu de shopping. Nous sommes sensés aller la récupérer avec Lopez, à l'agence, dans une heure. Je crois que vous dînez tous ensemble ce soir.'
- 'Bon, eh bien on fera avec !' dis-je, amer. 'En attendant, Messieurs, je vous laisse, je vais prendre une douche bien méritée'.

En chemin vers ma chambre je rumine ; vous le savez désormais je suis un grand ruminant. Non, pas forcément dans la catégorie vache laitière, je laisse cet exercice à certaines de mes connaissances mieux équipées pour ce rôle. Ce que j'entends est plutôt cette fâcheuse habitude de regimber, de maugréer, de ressasser et plein d'autres verbes du premier groupe qui empêchent la sérénité. Je n'en demeure pas moins attentif à ce qui m'entoure. Le parc de l'Hostal est superbe. Végétation luxuriante, fleurs à foison, palmiers, oiseaux tropicaux... L'édifice est pour moi un peu trop hacienda pour touristes américains et ressemble plus à un décor hollywoodien qu'à une véritable demeure Arequipena. Mais après tout, l'origine des capitaux qui permirent l'édification de l'hôtel et la nationalité des principaux clients doivent être du même style que l'architecture... Les chambres devraient plaire à Mimi : Climatisation, télévision satellite, baignoire jacuzzi ; le tout actionné –ou désactivé– par une simple pression du pouce sur la télécommande correspondante. Le point positif, pour moi, ce sont les produits d'accueil que l'on trouve dans les salles de bains. La Posada propose, outre de ridicules petits bonnets de douche en matière plastique, des brosses à dents jetables et surtout de somptueuses savonnets au santal de la taille de la paume de ma main, et j'ai de grandes mains.

Je ressors de ma chambre, quelques minutes plus tard, embaumant le santal et Héritage de Guerlain.

Je décide d'emboîter le pas à la civilisation et, me dirigeant vers le bar, de prendre une revanche sur les boissons ineptes qu'on a pu me proposer jusqu'à présent.

- 'Bonsoir, je voudrais un Casanis, s'il vous plaît. Non, je plaisante... pouvez-vous de donner la carte des apéritifs.'

Le barman me considère d'un œil goguenard. Encore un loufiat qui a pris les mauvaises habitudes de ses clients. C'est d'ailleurs récurrent dans les hôtels de luxe de la planète, les personnages les plus snobs que l'on y rencontre font souvent partie du personnel de service. Je saute allègrement toute la partie 'cocktail pour vieilles américaines' ;

Oui ! vous savez, ceux qui sont servis avec des petits parasols en papier made in Taiwan, du sucre vert et rose sur le rebord du verre et une chiée de fruits, fleurs, olives et autres objets contondants interdisant l'usage des lèvres au profit des trois pailles trônant au sommet de l'édifice. La carte des whiskies est étonnamment soignée. Le patron serait-il d'origine britannique ? J'opte pour un Balvenie, single malt, non, sans glace pilée, juste le verre rafraîchi, s'il vous plaît ; Je m'assoie confortablement dans un angle du bar, choisissant à mon habitude une position d'où je peux tout voir sans qu'on me voie trop. Je sais, vous pouvez considérer que c'est de la paranoïa mais on ne se défait pas aussi facilement des vieilles habitudes.

Le décor du bar est redoutable de banalité tropicalo-péruvienne. Les fauteuils, eux, sont comme je les aime : profonds, en cuir, avec un dossier suffisamment redressé pour ne pas être avachi, pour autoriser l'observation et la dégustation de liquides alcooliques raffinés. Peu de clients ce soir. Un couple de jeunes mariés vraisemblablement américains - tout proprets dans leur robe mousseline rose et chevelure choucroute pour elle, bermudas avec un polo uni avec col et emmanchures à carreaux, brushing à mèche pour lui - se sont assis à côté du piano. Etant donnée la quantité de décibels que dégage l'instrument, j'en déduis, peut-être un peu hâtivement, qu'ils n'ont déjà plus rien à se dire. Ils se tiennent par la main d'un air confit. Comme disait mon grand-père 'Tu as raison mon gars, ne la lâche pas, elle risquerait de ne pas revenir'.

Le pianiste, sourire commercial figé sur ses lèvres, les considère avec un regard entendu tout en délivrant une série de notes aussi insipides que mièvres. Assis sur les tabourets du comptoir, deux individus de type plus local, vêtus de pantalons et chemises blanc beige transpirant, s'entretiennent vigoureusement en buvant des coups. Derrière celui qui me fait face, apparaît au gré de ses mouvements de buste, une silhouette féminine tout aussi typée que les hommes. Visiblement, elle est habituée à ne pas faire partie des débats et s'occupe utilement en produisant un peu de chlorophylle, comme ses congénères de la jardinière à l'arrière plan. Dans l'angle opposé à celui que j'occupe, une table fait l'essentiel de l'animation. Une demi-douzaine de costards cravates sont occupés à refaire le monde de la finance en hurlant de plus en plus fort au rythme des bières d'importation qu'ils ingurgitent. Ces quelques minutes passées à considérer mes contemporains me permettent une certaine évasion par rapport à la problématique 'Martine – Lopez – les Pablos – Gabrielle'. Fichtre, Gabrielle ! Je l'avais oubliée. Il faut que je lui téléphone pour la tenir au courant, elle pourrait beaucoup m'en vouloir. Et quand Gabrielle en veut à quelqu'un... Je termine mon Balvenie à regrets et je me rends à la réception.

- 'Je souhaiterais appeler ce numéro en France, s'il vous plaît'. (*Je demande poliment, vous avez vu ?*)
- 'En France, vous dites ? Mais je ne connais pas le numéro'; me répond le concierge pétri d'un mélange de condescendance et de manque de compétence.
- 'Il suffit de faire les numéros que je vous ai notés'.
- 'Ah, oui ; mais je ne connais pas le tarif pour la France.'

Evidemment, si j'appelais Miami se serait plus simple.

- 'Eh bien tâchez de le trouver rapidement car je suis pressé.'

Je ne suis pas pressé, mais c'est plus fort que moi, je réagis mal aux personnes hautaines

- 'Entrez dans la cabine, je vais vous passer l'opératrice', finit-il par me dire, d'un air pincé.

J'entre et je décroche le combiné. Rien. Allo ? Rien. Le concierge s'agite derrière son comptoir m'indiquant, par une gestuelle que n'aurait pas renié Marcel Marceau, qu'il faut raccrocher le téléphone. Je m'exécute, attends cinq secondes puis le téléphone sonne.

- 'Opératrice', m'annonce une voix féminine et revêche à la fois
- 'Client !' répons-je afin de préciser immédiatement la nature de nos rapports et éviter le développement intempestif de tout phantasme.
- 'Si ! Que voulez-vous', dit-elle à nouveau, encore plus énervée.
- 'Téléphoner, puis retourner au bar, si ça ne vous ennuie pas trop.'

Je le sais, je suis taquin. Taquin tendance chiant. Mais encore une fois, j'ai horreur de l'incompétence et pour moi une personne chargée d'un accueil, fut-il téléphonique, se doit d'être aimable.

- 'Votre numéro !' (*c'est clair, ma méthode ne fonctionne pas toujours, mais elle me soulage*)

J'annonce la litanie de préfixes internationaux, nationaux et locaux, en séparant bien les chiffres et comme par miracle j'entends la douce voix de Gabrielle me dire :

- 'Valentin ? mais qu'est-ce que vous foutez ?'
- 'Je rentre d'excursion et j'étais en train de boire un whisky. Et toi, ça va ?'
- 'Oui, bon, mais Martine Lherbier ? Tu l'as récupérée ?'

- 'Je serais tenté de dire qu'elle s'est récupérée toute seule mais je pense que je ne devrais pas tarder à la revoir, nous dînons ensemble ce soir.'
- 'Comment se passe le voyage ?'
- 'Remarquable, il fait beau, les oiseaux chantent.'
- 'Vous allez à Cuzco ?'
- 'Oui, nous partons demain. Lopez a du arranger le changement de billets, entre autres choses. Il devrait nous accompagner, tiens, à propos.'
- 'Lopez ? d'Aerotur ? mais c'est mon correspondant d'Arequipa ! J'en ai un autre pour Cuzco.'

A ce moment j'aperçois dans le hall d'entrée les silhouettes de Martine et de Lopez. Tiens Mimi fait partie du cortège !

- 'Ne quitte pas, Gabrielle, je te passe ta cliente.'

*A l'attention de Martine*

- 'Madame Lherbier, ici, au téléphone, Gabrielle Meyer, pour vous'.

Martine me considère d'un œil narquois et s'empare du combiné avec vigueur. Je laisse Martine s'agiter et s'esclaffer bruyamment et je vais rejoindre le petit groupe formé par Mimi et Lopez.

- 'Tiens ! Señor Valentin. Comment allez-vous depuis Cabanacondé ? Je suis désolé pour le 4x4 ; ce sont ces indiens stupides qui n'ont encore rien compris.'

Il me tend une main luisante et adipeuse. Cette fois, c'est décidé, je l'ignore. En fait, je le contourne et je vais rejoindre Mimi, prêtant un intérêt démesuré à nos retrouvailles.

- 'Alors ce shopping, tu as pu assouvir tes besoins de consommation et soulager ton compte bancaire ?'
- 'Bof, pas trop ! J'ai trouvé quelques brocantes sympas mais comparé à ce qu'a ramené Martine c'est naze.'
- 'J'imagine !'
- 'Non, mais sérieusement, elle m'a donné une statuette de toute beauté, qu'elle a eu pour trois fois rien. Par contre, au niveau fringues, il n'y a pas grand chose, j'ai vu un superbe ensemble écru mais ils n'avaient pas ma taille.'
- 'Chère, très Chère Mimi. Tu es la plus merveilleuse des candides que je connaisse', puis me ravisant quant à la taille du compliment que je venais de faire 'ah oui ! j'avais oublié de te dire : la dernière fois que les petits copains de Blanche Neige sont passés dans le coin ils ont totalement ignoré le commerce local. Depuis, en guise de représailles, les couturiers locaux ne fabriquent plus rien à leur taille.'
- 'Très drôle ! T'es vraiment nul. A quelle heure mange t'on ?'
- 'Que diriez-vous de 20h30 ? intervient Lopez'

Martine, revenue de son entretien téléphonique, déclare avec son autorité habituelle :

- 'C'est très bien. Ca nous laissera le temps de prendre une douche et de nous détendre un peu avant le dîner. Monsieur Rossi, vous avez pris de l'avance. Vous avez même trouvé un rasoir !'
- 'En effet, je me suis dit que dans un endroit aussi chic il ne pouvait pas y avoir que des gens désagréables et je confirme, pour ce qui est de l'avance, j'ai même eu le temps d'essayer les prestations du bar. Mais on n'est jamais trop sûr, je vais faire un 'double check' ; je vous y attends... lorsque vous aurez terminé vos ablutions.'

Sur ces paroles, je tourne les talons et me dirige vers le bar.

- 'Je vous accompagne, Señor. Vous boirez bien une Chicha avec moi, je vous l'offre.'
- 'Non merci, Monsieur Lopez, gardez vos spécialités locales, je suis sur un autre registre ce soir. Et puis j'ai eu tout le temps de découvrir vos mixtures troubles hier soir, si vous voyez ce que je veux dire'; dis-je avec un ton aussi chaleureux qu'un ours polaire qui vient de perdre au poker.
- 'Je savais bien que vous étiez fâché. Allez, venez nous allons boire quelque chose, ce que vous voulez. Un cocktail ?'
- 'Le 'Soleil de l'Inca' m'a été recommandé par des amis... Mais je ne suis pas très cocktail, je resterai à des valeurs plus franches. Un Balvenie.'

Lopez a changé de tête. De bistre, il a viré au vert olive. Il ne sourit plus, il grince. La soirée s'annonce chaude !